LA FRANCE

DRAMATIQUE

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE,

Choix de Pièces Modernes.



Variétés.



L'ESPIONNE RUSSE,

VAUDEVILLE EN TROIS ACTES.



570 — 571.

PARIS.

C. TRESSE, ÉDITEUR,

ACQUÉREUR DES FONDS DE J.-N. BARBA ET V. BEZOU,

SEUL PROPRIÉTAIRE DE LA FRANCE DRAMATIQUE,

PALAIS-ROYAL, GALERIE DE CHARTRES, Nos 2 ET 3,

Derrière le Théâtre-Français.

1845.

L'ESPIONNE RUSSE

ÉPISODE DE 1812,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

Par MM. MÉLESVILLE et CARMOUCHE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 1er juillet 1829.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

BISCHOFF, aubergiste	MM. Blondin.
PATERNICK, garde-magasin de fourrages	Odry.
MEUNIER, sergent	Hippolyte.
DOMINIQUE, maréchal-des-logis de hussards	Daudel.
Un vieux Grenadier	Léopold.
Un jeune Soldat	Alphonse.
La Sentinelle de gauche	George.
La Sentinelle de droite	Prieur.
Premier Officier	Lemaitre.
Deuxième Officier	Emmanuel.
GOTTE, vieille servante	Mmes Vautrin.
LOUISE	Lafont.
Soldats, Paysans.	

La scène se passe dans un bourg de Russie.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une cour d'auberge. A droite du spectateur, la porte d'entrée donnant sur une rue du village. A gauche, le corps-de-logis, avec une espèce de petit hangar ouvert sur le devant de la scène, sous lequel on voit une table en pierre et deux tabourets en chêne. Au fond, un puits, une haie, et, à l'horizon, des montagnes et quelques pins couverts de neige.

SCÈNE I

BISCHOFF, regardant au fond; ensuite PATERNICK; GOTTE, balayant.

BISCHOFF.

Ce diable de Paternick ne revient pas! lui qui m'avait promis de me tenir au courant... Ah! le voici. Arrivez donc!

PATERNICK.

C'est vous, Bischoff?

BISCHOFF.

Ah! mon Dieu! comme vous êtes pâle!... Eh bien! quelles nouvelles?

PATERNICK.

Ah! mon bon Bischoff. ils reviennent sur leurs pas!

BISCHOFF.

Les Français!

GOTTE, quittant son balai.

Qu'est-ce que vous dites donc, monsieur Paternick?

PATERNICK.

Que ce détachement qui a passé hier, venant de Krasnoï, et dont nous nous sommes crus débarrassés, sera ici dans une demi-heure.

BISCHOFF.

Saint-Nicolas! ils reviennent

GOTTE.

Qu'est-ce que cela signifie?

PATERNICK.

Qu'ils sont en pleine retraite, qu'ils sont coupés! Vous pouvez m'en croire, mon cher; nous nous y connaissons... les retraites... depuis quinze ans nous n'avons fait que cela avec eux.

BISCHOFF.

Eh bien! alors... s'ils s'en vont... laissons-les partir.

PATERNICK.

Dieux! Bischoff! le sang moscovite est-il glacé dans vos veines? Vous, un maître de bourg, ce que nous appelons *goronidchi*, et moi, ancien garde-magasin, nous laisserions échapper une si belle occasion de nous distinguer!

BISCHOFF.

Que voulez-vous faire?

PATERNICK.

Vous le demandez!... Si j'étais sûr qu'ils sont perdus, je n'hésiterais pas à les faire prisonniers.

GOTTE.

C'est cela!

BISCHOFF.

Et si c'était une ruse de guerre! et au moment où nous les arrêterons, s'il leur arrivait d'autres troupes! nous serions fusillés.

PATERNICK.

Hein?... qu'est-ce que vous dites? Je n'avais pas envisagé la question sous ce point de vue politique.

GOTTE.

Bah! ça ne doit pas nous empêcher...

PATERNICK.

Si fait!... Diable! allons doucement; il s'agit de montrer de l'esprit national et de ne pas recevoir une taloche.

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmants.*

A mon pays je dois mes soins;
Je veux qu'il redevienne libre;
Mais quand j'aurais un bras de moins,
En gard'rait-il plus d'équilibre?
Et j'aime mieux, vu les grands froids,
Et puis pour rester plus ingambe,
Me faire du feu de mon bois
Plutôt que d'm'en faire une jambe.

GOTTE.

Est-ce que ça doit vous arrêter? Je vais stimuler les habitants; dans un quart d'heure nous pouvons avoir le plus joli petit soulèvement...

PATERNICK.

Comme elle y va, votre vieille Gotte! Doucement, fille de Kalmoucks! ce détachement est considérable.

GOTTE.

Soixante trois hommes!

PATERNICK.

Soixante-trois hommes et demi, à cause du petit tambour. Je les ai comptés.

BISCHOFF.

Et nous ne sommes que six cents habitants!

PATERNICK.

Ils peuvent abuser de leur nombre. Il faut d'abord leur faire bonne mine et faire semblant d'être pour eux, jusqu'à ce qu'on puisse être contre.

GOTTE, indignée.

Leur faire bonne mine! Mort de ma vie! je les déteste trop pour cela! Ce peuple-là est si changé!... Autrefois, dans les premières guerres, le Français était aimable, prévenant. Ils me disaient tous: « Venez donc ici, ma belle, venez donc causer. » A présent c'est (d'un ton brusque.) : « Ma bonne, donnez-moi ci; ma bonne, allez-vous-en. » Il y en a même qui me disent : « La vieille. »

PATERNICK.

C'est l'effet des révolutions.

GOTTE.

Et des changements de gouvernements.

PATERNICK.

Il faut cependant convenir d'un plan de conduite. Où donc est ma future, votre charmante fille d'auberge?

GOTTE.

Louise! Oh! celle-là on n'a pas besoin de lui monter la tête; c'est un démon.

BISCHOFF.

Elle ne peut oublier ses malheurs.

GOTTE.

Pauvre enfant! Tandis qu'elle était en apprentissage à Mohilow, loin de sa famille, n'a-t-elle pas appris un beau matin qu'elle avait tout perdu... leur ferme ruinée, incendiée...

BISCHOFF.

Et sa mère morte de chagrin, ou d'accident; on ne sait pas au juste.

PATERNICK.

On prétendait que c'était nous qui avions brûl la ferme.

GOTTE.

Du tout! le bulletin dit que c'est eux.

PATERNICK.

Oui, tout ce qui se brûle, c'est eux; c'est convenu.

BISCHOFF.

Aussi elle ne peut pas voir les Français sans se mettre dans des fureurs... Eh! tenez, l'entendez-vous?

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, LOUISE.

LOUISE, parlant à la cantonade.

Qu'ils y viennent ! qu'ils osent mettre le pied ici !

GOTTE.

Qu'est-ce donc, ma petite?

PATERNICK, allant à elle.

Est-ce qu'un insolent se serait permis de lever déjà quelque contribution... extraordinaire ?

LOUISE.

Non ; j'étais là, sur la grande place, à les regarder, parce que ça entretient ma haine, ça me met en colère, ça me fait du bien !

PATERNICK.

Est-elle patriotique !

LOUISE.

Et j'ai entendu qu'on allait loger chez vous les deux chefs.

BISCHOFF

Comment? moi qui ai toujours été exempt...

PATERNICK.

Les deux généraux ?

GOTTE.

Il ne manquerait plus que ça !

LOUISE.

Loger avec des Français !

GOTTE.

Les servir !

BISCHOFF.

Les héberger !

LOUISE.

Je m'en irais plutôt au bout du monde.

GOTTE et BISCHOFF.

Et moi aussi.

PATERNICK.

Allons ! les voilà partis ! Ces Russes ont-ils des têtes chaudes ! Il faut d'abord s'informer...

LOUISE, brusquement.

AIR : *Dans un castel, dame de haut lignage.*

Réfléchit-on quand on a du courage?
Vite on agit, et l'on fait son devoir.
L'ennemi vient; en faut-il davantage?
Et tout le reste, à quoi bon le savoir ?
On va soudain, et d'une âme aguerrie,
A coups de sabre ou d'fusils l'saluer...
On le repousse, on sauve sa patrie !
Et l'on est libre, ou l'on se fait tuer.

PATERNICK.

C'est ça, et quand on s'est fait tuer, c'est bien agréable d'être libre.

LOUISE.

Dieux ! si j'étais homme !

PATERNICK.

Oh! non, un moment, vous ne pourriez pas être ma femme.

LOUISE

Si du moins les hommes me ressemblaient !

PATERNICK.

Ah ! çà, pour ma part je ne demanderais pas mieux.

(Il montre sa figure)

GOTTE, secouant la tête.

Oui, si tous les hommes nous ressemblaient !

PATERNICK.

A vous ! ça serait du beau! (frappé d'une idée.) Ah ! mes enfants, un complot qui me vient.

LOUISE, vivement.

Un complot contre eux ! Parlez vite.

PATERNICK.

Nous voici quatre héros qui tenons le sort de la Russie dans nos mains. Il s'agit de savoir si l'ennemi attend des renforts ou s'il est abandonné à lui-même.

BISCHOFF.

Bien dit.

LOUISE.

Mais comment faire ?

PATERNICK.

En épiant leurs discours, leurs physionomies. (à Louise.) C'est sur vous, ma petite, que je compte principalement ; vous êtes adroite, fine; les deux généraux vont loger ici...

BISCHOFF.

Mais non, puisque je vais réclamer.

PATERNICK.

Vous ne pouvez pas, mon cher; vous êtes *gorouidchi*, le premier de l'endroit, et puis vous avez le plus beau local.

GOTTE.

Je crois bien ! la maison-de-ville du village.

LOUISE.

Et la meilleure auberge !

PATERNICK, à Louise.

Il faut les surveiller.

BISCHOFF.

Les guetter.

PATERNICK, froidement.

J'avais dit surveiller. (à Louise.) On ne se défie pas de deux beaux yeux ; en allant et venant vous remarquerez tout. Un mot, un signe, quelquefois oh ! oh! ou ah ! ah ! ça dit beaucoup en politique ! Vous leur ferez des petits airs agréables, des petites mines en dessous, comme ça : «Oh! monsieur le Français, aimable vainqueur, et votre armée, comment se porte-t-elle?» Enfin il faut faire de la diplomatie, il faut les espionner.

LOUISE.

Les espionner? C'est drôle ! ça ne me plaît pas beaucoup. Ce n'est pas loyal d'espionner.

PATERNICK.

C'est une guerre d'observation.

LOUISE.

Mais tous les moyens sont bons pour nous

venger!... Je penserai à ma mère, et rien ne me ôtera.

PATERNICK.

C'est cela.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Dès qu'ils sont partis... j'vous épouse,
Pour prix d'un si beau dévoûment.

LOUISE.

D'un tel honneur je ne suis pas jalouse
Un' fill' d'auberge!... Y pensez-vous, vraiment?
Avec un homm' de votre rang!

PATERNICK.

Et pourquoi pas?... Un' simple vivandière
De Pierr'-le-Grand obtint le trône et l'cœur!
De Catherin' vous avez la fraîcheur;
Et, d'après c'que disait mon père,
J'ai tout le nez de l'empereur.

GOTTE, au fond.

Les voici!

PATERNICK.

Prenons un air riant, (à Bischoff.) et préparez votre meilleur vin du Rhin.

BISCHOFF, bas.

Du tout, le plus mauvais.

PATERNICK, bas.

Je leur donnerais le meilleur pour mieux les tromper.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, MEUNIER, DOMINIQUE.

TOUS.

AIR : *Ce doux serment, t'aimer toujours* (Antoine).

Mes bons amis, ne craignez / craignons rien,
Point de frayeur en not' / leur présence.
Mes bons amis, ne craignez / craignons rien,
Le soldat se comporte bien;
Et surtout entendons-nous bien.

LOUISE, affectant un air riant.

D'vous revoir
Nous perdions l'espoir...
Et chacun r'grettait votre absence!

PATERNICK, de même.

Dans nos yeux
Vous voyez d'avance
Comm' vot' retour nous rend heureux.

TOUS.

Mes bons amis, etc.

PATERNICK.

Enchantés, Français. (Il les regarde.) Tiens! on nous avait parlé de deux généraux!

MEUNIER, posant son fusil.

C'est nous, pour le quart d'heure.

PATERNICK, étonné.

Ah! vous êtes général, mon sergent?

MEUNIER.

Oui. (avec un soupir étouffé.) L'avancement a été rapide.

(Paternick fait un signe à Bischoff.)

GOTTE, à Dominique.

Et vous aussi, monsieur l'hussard?

DOMINIQUE, posant son sabre et son schako.

Certainement, ma bonne.

GOTTE, à part.

Ma bonne! il n'y a pas manqué.

DOMINIQUE, gaîment.

Du reste, que ça n' vous gêne pas; quoiqu'officiers supérieurs, nous ne sommes pas difficiles: la soupe, un quartier de lard ..

MEUNIER.

Et le petit verre. Qu'est-ce qu'est l'espèce de *maire*, ici?

PATERNICK, passant près de Bischoff.

Le *goronidchi*, vous voulez dire, mon général?... Le voilà. Saluez donc, Bischoff.

MEUNIER.

Tâchez que nos hommes ne manquent de rien.

BISCHOFF.

Soyez tranquille. Vous prendrez bien aussi quelque chose en attendant le souper?

LOUISE.

Je vais chercher ce qu'il faut.

DOMINIQUE, l'arrêtant par la main.

Vous, ma belle!... Je ne souffrirai pas!... (Il la regarde.) Milzieux! la jolie fille!

LOUISE, faisant une petite révérence.

Ça vous plaît à dire, monsieur l'soldat.

DOMINIQUE.

Non, le diable m'emporte! (à Meunier.) Regarde donc, Meunier.

MEUNIER, brusquement

C'est bon, j'ai pas le temps de penser aux bagatelles.

LOUISE.

Ces messieurs veulent-ils entrer?

MEUNIER.

Non, non... Nous avons quelques ordres à donner à notre division; nous boirons un coup, là, sur cette table...

(Louise rentre dans la maison.)

PATERNICK.

Et dites-moi, Français, aurons-nous le plaisir de vous conserver longtemps?

DOMINIQUE, regardant Louise s'éloigner.

Ah! pas autant que nous le voudrions!

MEUNIER, le poussant.

Tais-toi! (haut.) Nous prenons nos quartiers d'hiver ici. Le corps d'armée va nous rejoindre.

GOTTE, à part.

Un corps d'armée!

BISCHOFF.

Un corps considérable?

PATERNICK.

Ce que nous appelons... un gros corps?

MEUNIER, avec aplomb.

Vingt mille hommes!...

PATERNICK, bas aux autres.

Vingt mille hommes! Allons doucement... (haut.) Eh bien! tant mieux, nous rirons, nous souperons ensemble. Fumez-vous, Français?

DOMINIQUE, étonné.

Quelquefois! Qu'est-ce qu'il a donc, ce paour?

PATERNICK.

Allons, Bischoff, vite à vos fourneaux... Gotte, préparez les chambres... Salut, Français. (à part.) Je vais remarquer où sont logés les autres.

(Ils sortent en se faisant des signes d'intelligence.)

SCÈNE IV.

MEUNIER, DOMINIQUE; ils se regardent

MEUNIER, après un silence.

Eh bien! mon pauvre Dominique?

DOMINIQUE.

Eh bien! mon vieux?

MEUNIER, croisant les bras.

Nous voilà jolis garçons!...

DOMINIQUE, soupirant.

Comme tu dis... Je crois qu'il faut écrire à nos parents... Chien d' pays!...

MEUNIER, froidement.

Pour moi, ça m'est égal .. j'ai fait mon temps!

AIR : *Dis-moi, mon vieux.*

Mais voir chaqu' jour ces guerriers intrépides,
Ces vieux soldats n'croyant plus à la mort,
Qui du sommet des vieilles pyramides
Sont v'nus tomber sous les glaces du Nord!
Séparé d'eux, sur terre que ferai-je?
Mes compagnons, mes amis, j'les ai vus!..
Ils sont là-bas, ils dorment sous la neige,
Et le tambour ne les réveill'ra plus.

(Il essuie une larme du revers de sa main.)

DOMINIQUE, ému.

Ne parle pas de ça, Meunier... ne parle pas de ça.

MEUNIER.

C'est pour vous autres!... pour toi surtout, Dominique, que ça me fait mal... Un enfant que j'ai vu naître et que j'avais promis de ramener à son vieux père.

DOMINIQUE.

Eh bien! ce n'est pas ta faute. D'ailleurs, je suis jeune, moi, je puis souffrir... Mais toi! toi!... (vivement.) Sois tranquille, Meunier, je ne t'abandonnerai pas, au moins. Quand tu ne pourras plus marcher, je te porterai; quand une lance de cosaque te menacera, je serai devant toi toujours; et si nous mourons ensemble, nos amis nous donneront une larme, un souvenir; c'est la plus belle épitaphe pour un soldat. (changeant de ton.) Et puis d'ailleurs j'ai idée que nous nous en tirerons

MEUNIER.

Et comment, mille bombes!... Séparés des nôtres, chargé du salut d'une soixantaine de malheureux traînards que j'ai rassemblés, et qui m'ont nommé leur chef... que faire? où les conduire?

DOMINIQUE.

Il est sûr que la position n'est pas gaie! Nous avons voulu gagner la route de Wilna...

MEUNIER.

Obligés de rebrousser chemin, nous tombions dans une division russe.

DOMINIQUE.

D'un autre côté, les habitants de ce bourg n'sont pas dupes de notre aplomb.

MEUNIER.

S'ils s' doutent de la vérité!...

DOMINIQUE.

Ils nous pinceront... et en route pour la Sibérie.

MEUNIER.

Non, mille diables! je n'irai pas... J'en ai assez de leurs déserts! j'aime mieux me faire casser la tête.

DOMINIQUE.

C'est un moyen de sortir d'embarras.. Mais comme il sera toujours temps de le prendre, si nous en cherchions un autre?

MEUNIER, allant s'asseoir à la table.

Au fait, comme général, je dois prendre des mesures. En as-tu, toi, des mesures?

DOMINIQUE, de même.

Non.

MEUNIER.

Moi non plus!... Alors nous allons tenir conseil et... (Il aperçoit Louise.) Chut!

DOMINIQUE, vivement.

C'est la jolie petite servante!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, LOUISE, avec deux bouteilles et du pain qu'elle pose sur la table.

LOUISE.

Voilà de quoi attendre le souper, messieurs (voyant que Meunier fait signe à Dominique de se taire.) Est-ce que je vous dérange? Causez toujours; allez, j' n'écoute pas; j' n'aime pas les conversations des militaires qui n' sont pas de mon pays.

DOMINIQUE, se levant avec empressement.

Vous n'aimez que les baskirs, les cosaques, et autres animaux domestiques... Vous avez tort.

LOUISE.

Vraiment?

DOMINIQUE, lui prenant la taille.

Il n'y a que le Français pour rendre hommage à la beauté.

MEUNIER, à table.

Dominique!

DOMINIQUE, de même.

Et quand on a d'aussi jolis yeux...

MEUNIER, de même.

Dominique!

LOUISE, se défendant.

Vous trouvez?

DOMINIQUE.

Une petite main blanche...

MEUNIER, élevant la voix.

Dominique!

DOMINIQUE, baisant la main de Louise.

Voilà, général!... Je prends connaissance des localités.

LOUISE, le repoussant.

Finissez donc; vous en dites autant à tout le monde.

DOMINIQUE.

Oh! non, vous êtes la première... et je vous jure...

MEUNIER, qui a vidé une bouteille dans les deux verres, et la cassant sur la table avec impatience.

Mille tonnerres!

LOUISE, jetant un cri et se sauvant.

Ah!

SCÈNE VI.

MEUNIER, DOMINIQUE.

MEUNIER.

Que l'arc-en-ciel t'étouffe, avec tes galanteries!

DOMINIQUE.

Et toi... avec tes brusqueries!... Comment veux-tu maintenant que nous délibérions avec une seule bouteille? V'là un conseil boiteux!

MEUNIER, montrant les deux verres pleins.

Laisse donc, j'ai sauvé le liquide!... Mais aussi c'est ennuyeux.

AIR : *Ma belle est la belle des belles.*

Tu t'enflammes comme personne!
Toujours des passions de hasard...
A la fin, ça d'vient monotone.

DOMINIQUE.

C'est là le faible du housard!

MEUNIER.

Mais, ventrebleu! pour chaque belle
Toujours brûler..

DOMINIQUE.

Eh bien! mon vieux,
Vu que dans c'pays-ci l'on gèle,
C'est ce qu'on peut faire de mieux.

Je ne connais que ça, moi, les cigarres et les femmes sensibles!...

MEUNIER, coupant un morceau.

Hum! tu les aimes toutes... témoin... à chose... il y a trois mois... non, il y a trois batailles... je ne sais compter que comme ça... cette vieille madame... un nom baroque que je n'ai jamais pu dire... Tu ne la quittais pas!

DOMINIQUE, sérieusement.

Oh! celle-là... ne plaisantons pas, Meunier, c'est ce que j'ai fait de mieux dans ma vie. J' l'avais sauvée d' l'incendie, du pillage... et on s'attache à ceux à qui l'on a rendu service!... Pauvre chère femme!... elle m'appelait son enfant, son fils... elle m'avait même donné une commission que probablement je ne pourrai pas remplir!....

AIR *de la Somnambule.*

Mais n'parlons plus de cette vieille femme;
De souvenir j'crois que j'm'attendrirais!

MEUNIER.

Ça ne t'empêch' pas, sur mon âme,
D'aimer les jeun's et de courir après.

DOMINIQUE.

C'est par amour pour ma patrie...
D'un p'tit minois si j'suis toujours épris,
C'est qu'en voyant une femme jolie,
Je crois encore être dans mon pays.

MEUNIER, se fâchant.

Ah! çà, voyons, délibérons-nous?

DOMINIQUE, gravement et se rasseyant.

J'y suis, général.

MEUNIER.

J'ouvre le conseil. (*avançant son verre.*) A ta santé!

DOMINIQUE, de même.

A la tienne!

MEUNIER, après avoir bu.

Qu'est-ce que nous disions?

DOMINIQUE.

Nous en étions aux mesures.

MEUNIER.

Ah! oui... Quel est ton avis?

DOMINIQUE.

Sur quoi?... C'est à toi à poser la question.

MEUNIER.

C'est juste! j' suis l' général. Attends que je réfléchisse.

(Il boit.)

DOMINIQUE, buvant aussi.

Réfléchissons.

MEUNIER, posant son verre.

C'est terrible!... moi qui ne sais délibérer qu'à coups de sabre.

DOMINIQUE, posant son verre.

Attends donc... j'y pense.

MEUNIER.

Tu as des mesures?

DOMINIQUE.

Oui. Nous ne savons plus de quel côté tourner?

MEUNIER.

Par [illegible] ! nous avons perdu la carte.

DOMINIQUE.

Mais le Dniéper doit nous servir de guide.

MEUNIER.

Le Dniéper !

DOMINIQUE.

Oui. . la rivière... ici près.

MEUNIER.

AIR *du Verre.*

Où ça ?... Voyons, explique-toi.

DOMINIQUE, posant un verre vide.

Tiens, j'vas t'montrer avec ce verre ..
Suppose que nous v'là...

MEUNIER.

Je voi.

DOMINIQUE.

Ce verre plein, c'est la rivière.

MEUNIER.

Diable ! ell' nous gêne ! J'comprends ça.

DOMINIQUE.

Tu vois quel embarras est l'nôtre !

MEUNIER, prenant le verre plein.

D'abord il faut boir' celle-là...
Nous tâcherons de passer l'autre.

DOMINIQUE.

V'là l' passage opéré !... En remontant toujours, nous devons arriver à Smolensk... où est notre quartier-général !...

MEUNIER.

Oh ! milzieux ! nous reverrions...

DOMINIQUE.

Un moment... Nous trouverons à trois lieues d'ici la petite ville d'Orcka, où il y a garnison russe.

MEUNIER.

AIR : *Plus qu'un millionnaire.*

On fait d'mi-tour à droite.

DOMINIQUE.

On march' de nuit, seul'ment.

MEUNIER

Par c'te manœuvre adroite
Nous sauvons l'régiment !

DOMINIQUE.

La chose est décidée...

MEUNIER.

Le conseil est fini.

DOMINIQUE.

La question est vidée...

MEUNIER, voyant qu'il n'y a plus rien dans la bouteille.

Et la boutellle aussi.

DOMINIQUE, se levant.

Ainsi, nous partons cette nuit !

MEUNIER, de même.

Adopté... mais que personne ne se doute... Ah ! çà, mon petit Dominique, t'es déjà mon aide-de-camp... Tu seras aussi mon secrétaire... tu sais pourquoi ?

DOMINIQUE.

Oui

MEUNIER.

Pour lors, tu vas écrire un petit bout d'ordre du jour pour cette nuit... parce que le soldat, faut lui parler pour qu'il vous entende... c'est l'habitude de... Tu leur z'y diras de se tenir prêts à partir au premier signe.

DOMINIQUE.

C'est convenu.

MEUNIER.

Moi , j'vas faire ma ronde et inspecter le bourgeois... parce que... une vieille moustache qui passe... ça suffit pour le tenir en respect.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

DOMINIQUE, seul, et prenant son crayon et son livret dans sa ceinture.

C'est dommage quoique ça de partir si vite ! la maison est bonne, la petite servante gentille à croquer... et... Faisons notre ordre du jour. (Il déchire une feuille, écrit dessus et parle en s'interrompant.) Mes braves camarades...

SCÈNE VIII.

DOMINIQUE, LOUISE, dans le fond.

LOUISE, à part.

Bon !... le vieux est parti.

DOMINIQUE, sans la voir et écrivant toujours.

Avec ça que j'aime les blondes, moi !... mais, dans notre position ..

LOUISE, à part.

Notre position !

DOMINIQUE, de même.

N' faut pas se laisser surprendre...

LOUISE, à part.

Qu'entends-je ?

DOMINIQUE, qui entend du bruit.

Qu'est-ce que c'est... (Il l'aperçoit.) Eh !... la petite espiègle qui fait une reconnaissance...

(Il met son papier dans sa poche.)

LOUISE, d'un air ingénu.

Moi !.. je venais voir si vous aviez fini.

DOMINIQUE, courant à elle.

Oui... et nous allons commencer nous deux, ma belle. Comment vous appelez-vous donc ?

LOUISE.

Pourquoi voulez-vous le savoir ?

DOMINIQUE, avec emphase

Pour me rappeler vos attraits.

LOUISE, avec un regard.

Vous aurez besoin de mon nom pour ça ?

DOMINIQUE.

Du tout... mais pour ne pas mêler les souve-

nirs!... C'est si gauche de dire : « Je me rappelle que j'ai bien aimé mam'selle... *chose*... j' sais pas son nom!... »

LOUISE.

Vous avez le temps de l'apprendre.. (avec intention.) puisque vous passez vos quartiers d'hiver ici.

DOMINIQUE, avec embarras.

C'est vrai... mais n'importe... je tiendrais à savoir...

LOUISE.

Eh bien! je m'appelle... Catherine.

DOMINIQUE, avec joie, et lui prenant la main.

Catherine!... un nom français! J'avais peur d'une Zéliska, Sophiska ou Pothoska.

LOUISE, se défendant.

Vous allez recommencer!... Je vous l'ai dit, je n'aime pas les Français, moi, ce sont tous des trompeurs.

DOMINIQUE.

Là, c'est une infamie! Ils ont gâté le métier... Pas moyen d'être constant ou de le faire croire, quand ces gaillards-là ont passé quelque part!... Mais moi, Catherine, je ne suis pas comme les autres.

LOUISE.

Vous ne valez pas mieux!

DOMINIQUE.

Si, parole d'honneur!... Donnez-moi seulement un petit baiser, et...

LOUISE, s'éloignant.

Un baiser... par exemple!

DOMINIQUE, la menaçant du doigt.

Vous avez peur que votre amoureux vous voie... Je n'en dirai rien.

LOUISE.

Mon amoureux! Je n'en ai pas.

DOMINIQUE.

Est-il possible!... Ils sont donc aveugles, ces imbéciles-là!... Comment! avec c'te grâce! c'te gentillesse! et puis un bon cœur; car je suis sûr que vous avez un bon cœur. Dès que je vous ai vue, je me suis dit: Voilà une bonne petite femme qui serait incapable de tromper quelqu'un, de lui faire du chagrin... (Louise fait un mouvement.) Eh! mais... qu'avez-vous donc?

LOUISE, émue.

Moi! rien..

DOMINIQUE, lui tenant la main.

Vous tremblez?

LOUISE, se remettant.

Oui... parce que... je pensais que c'était là... le langage que vous teniez avec toutes celles que vous avez abandonnées. . (finement.) ce que vous écriviez peut-être à l'une d'elles, quand je suis arrivée.

DOMINIQUE.

Comment! vous avez vu?

LOUISE.

Une lettre que vous avez cachée là.

DOMINIQUE.

Ces petites filles, ça voit tout.

LOUISE.

PREMIER COUPLET

AIR: *Est-il supplice égal* (Amédée de Beauplan).

Je suis sûre, entre nous,
Que c'est un billet doux.

DOMINIQUE.

Non vraiment, sur mon âme!

LOUISE.

Cela ne se dit pas;
Mais à votre embarras,
J'vois qu'c'est pour une femme.

DOMINIQUE.

N'en croyez rien...
Si je vous l'prouve... Eh bien
Voulez-vous me promettre...
Ce doux baiser
Qu'l'on vient d'me refuser?

LOUISE, souriant.

Voyons d'abord la lettre.

ENSEMBLE.

(à part.)
Je le tiens... Je le voi,
Son secret est à moi.
Quel trouble dans son âme!
Il me résiste en vain,
Il va céder soudain
Au pouvoir d'une femme.

DOMINIQUE, à part.

Quel espoir j'entrevois:
Car elle est, je le crois,
Jalouse au fond de l'âme!
On me résiste en vain;
Un hussard doit soudain
Triompher d'une femme.

DEUXIÈME COUPLET.

DOMINIQUE, tenant le papier.

Lisez-vous bien?

LOUISE.

Moi, je n'y connais rien

DOMINIQUE.

Alors, j'vais vous la dire...

LOUISE.

Montrez, je l'veux!
Des lettres d'amoureux
S'devin'nt... sans savoir lire.

DOMINIQUE.

Tenez. (Il lit.) Mes braves camarades.

LOUISE, à part, lisant par-dessus son épaule.

Nous partons cette nuit!

DOMINIQUE, l'embrassant.

Vous voyez bien que ce n'est pas pour une femme?

LOUISE.

Eh bien! monsieur.

DOMINIQUE.

Ah! c'était le marché.

ENSEMBLE.

(à part.)
Quel espoir j'entrevois!

Quel bonheur! car je crois
Qu'ell' m'aime au fond de l'âme.
J'en étais bien certain;
Un hussard doit soudain
Triompher d'une femme.

LOUISE, à part.

Je le tiens!... Je le voi,
Son secret est à moi.
Quel trouble dans son âme!
Il résistait en vain;
Il faut céder soudain
Au pouvoir d'une femme!

(Dominique s'esquive par la droite.)

SCÈNE IX.

LOUISE, seule, après un petit silence.

Quel dommage que ce soit un Français! Je me sentais toute émue, toute troublée ; mais ça n'a pas duré; je me suis rappelé que ce sont les hommes les plus faux, les plus méchants, et je cours bien vite faire mon rapport!

SCÈNE X.

LOUISE, PATERNICK, puis BISCHOFF, GOTTE, VALETS, FILLES D'AUBERGE et PAYSANS.

PATERNICK.

Ah! c'est vous, ma petite?

FINAL.

LOUISE, à Paternick, à voix basse.

AIR : *Là seduto l'amato Gianetto* (la Gazza ladra).

Vous voici... Vous s'rez content, j'espère,
Car j'ai découvert tous leurs secrets.
Oui, j'ai su pénétrer le mystère
Et je puis renverser leurs projets.

BISCHOFF et GOTTE, accourant, suivis des valets, filles d'auberge et paysans.

Nous v'là tous... Eh bien! quelles nouvelles?

LOUISE.

Parlez bas... Ils vont p't-êtr' revenir.

BISCHOFF, faisant signe à deux valets.

A la port' t'nez-vous en sentinelles.

LOUISE, entourée par tout le monde

Cette nuit j'sais qu'ils veulent partir.

ENSEMBLE.

PATERNICK, à voix basse.

Cherchons quelque moyen;
Mes amis, ne disons rien.
Cherchons bien,
Cherchons bien.

BISCHOFF.

Cette nuit!

LOUISE.

J'l'ai vu, j'en suis certaine!

GOTTE.

Est-il vrai?

LOUISE.

C'est qu'il n'espèr'nt plus rien.
D'empêcher cette fuite soudaine,
C'est à vous de trouver un moyen.

TOUS et LE CHŒUR, à demi-voix.

Dans la vill' que chacun prenn' les armes
Ayons soin d'éloigner leurs alarmes.

(On entend le tambour qui bat la retraite dans l'éloignement.)

Ma's prenons gard', mes amis, taisons-nous;
Écoutez tous...
Oui, taisons-nous.
Le tambour bat... et déjà
La retrait' s'fait entendre... La voilà!
Oui, d'ces maudits soldats,
Oui, surveillons les pas.
Chut!... Mais parlez donc plus bas!
Oui, surveillons tous leurs pas.

PATERNICK, parlant pendant la ritournelle.

Les voici!... Beaucoup de gaîté et d'abandon, par ordre supérieur.

(Ils se rangent en haie.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, MEUNIER, DOMINIQUE.

(Tout le monde les salue et s'empresse autour d'eux. Le morceau de musique continue.

LOUISE.

Ah! pour nous quel bonheur, quelle fête!
De ce jour nous gard'rons l'souvenir.

LOUISE, PATERNICK, GOTTE et BISCHOFF.

Oui, messieurs, venez, la table est prête;
Nous aurons l'honneur de vous servir.

ENSEMBLE.

PATERNICK et BISCHOFF, bas entre eux.

D'la prudence, mes amis;
Bientôt ils seront tous pris!
Ils sont pris,
Ils sont pris!

DOMINIQUE.

Que de soins, quelle bonté touchante!
Pour ma part, j'en suis tout attendri.

MEUNIER.

J'ai bien peur que leur visag' ne mente;
Mais bientôt nous serons loin d'ici.

TOUS et LE CHŒUR, gaîment.

Plus de craint's, de soucis ni d'alarmes!
Ah! pour nous que ce repas a d'charmes!
Suivez-nous, oui, nous trinquerons tous.
A la gaîté, mes amis, livrons-nous!
Qu'un doux refrain
Ranime le festin!
Jusqu'à demain

Sablons not' meilleur vin!
Qu'un doux refrain
Ranime le festin!
Oui, oui, chantons, chantons les charmes
Et de l'amour et du bon vin!
Oui, oui, jusqu'à demain,
Chantons l'amour, l'amour et le bon vin
Et le bon vin!

(Pendant cette scène, on a vu passer au fond, derrière la haie, un caporal et un soldat français, que l'on place en faction à la porte extérieure de l'auberge, au moment où tout le monde accompagne Meunier et Dominique, pour rentrer dans la maison.)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une chambre d'auberge, servant de salle du conseil à la maison commune; elle est au premier étage. Au fond, deux larges croisées ouvrant presque jusqu'à terre, et donnant sur une terrasse extérieure, avec un escalier en bois qui descend dans la cour. Au troisième plan, portes des deux côtés. Sur le premier plan, à droite du spectateur, on voit dans la boiserie, et à une certaine hauteur, un large cadran d'horloge dont les aiguilles sont mobiles. A côté du cadran, une petite lucarne à vitraux gothiques donnant sur la place de la ville. A gauche, la porte d'un cabinet qui fait face à l'horloge. Une lampe allumée est suspendue au plafond; une table, un vieux fauteuil en bois sculpté et quelques chaises pareilles

SCÈNE I.

PATERNICK, BISCHOFF.

(Ils entrent par la droite; Bischoff pousse la porte en faisant signe à Paternick de garder le silence.)

PATERNICK, étonné.

Pourquoi donc ces précautions?

BISCHOFF.

Chut! monsieur Paternick! (baissant la voix.) Nous sommes perdus!

PATERNICK.

Perdus!

BISCHOFF.

Que saint Nicolas nous protége! Mais je crois que vous avez fait une bêtise!

PATERNICK.

C'est pour me dire cela que vous me faites quitter le souper?

BISCHOFF.

Apprenez que les Français ne sont pas si abandonnés que nous le croyions.

PATERNICK.

Qu'est-ce que vous dites?

BISCHOFF.

Le corps d'armée dont ils parlaient va arriver.

PATERNICK.

Le gros corps!

BISCHOFF.

J'en ai les preuves: ils viennent de commander vingt mille rations de pain, de foin et d'avoine... Ensuite, vous savez, ce tapage qu'il y a eu dans la rue?

PATERNICK.

Ah! oui; Kernischoff, le charron, à qui j'avais échauffé la tête.

BISCHOFF.

Et qui se permettait des propos contre eux... Le vieux est sorti, l'a pris par l'oreille...

PATERNICK.

Un Russe! par l'oreille! Ah! ça fera crier. Est-ce qu'ils s'imaginent nous mener par le bout du nez?

BISCHOFF.

En disant: « Conduisez-moi ce drôle en prison; à la pointe du jour il passera au conseil de monsieur le maréchal. »

PATERNICK.

Du maréchal! Un maréchal-ferrant?

BISCHOFF.

Eh! non! le maréchal de France qu'ils attendent.

PATERNICK.

Diable!

AIR *du vaudeville de Turenne*

Pour avoir une telle audace,
Il faut qu'ils soient sûrs de leur coup.

BISCHOFF.

Ils vont nous condamner en masse
A la schlague ou peut-être au knout.

PATERNICK.

Laissez donc!
Ils sont barbares à l'extrême;
Ils n'en connaiss'nt ni l'usag', ni le nom.

BISCHOFF.

Ils appell'nt ça *des coups d'bâton*;
Mais ça r'vient tout-à-fait au même.

PATERNICK, froidement.

Oh! non, ça ne vaut pas le knout. Du reste, c'est votre faute, mes enfants.

BISCHOFF.

Notre faute!

PATERNICK.

Je vous disais d'aller doucement. Je les connais, ces guerriers indomptables, ces phalanges victorieuses! Aussi je m'en lave les mains. Je ne me suis mêlé de rien, et je m'en vais.

(Il fait un pas pour sortir.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LOUISE.

LOUISE.

Où donc, monsieur Paternick?

PATERNICK.

A la campagne; je vais prendre l'air.

BISCHOFF.

Il nous abandonne!

LOUISE.

Au moment où nous triomphons!

PATERNICK, s'arrêtant.

Hein! plaît-il?... Est-ce que nous triomphons? Ah! çà, tachons de nous entendre! Voilà une heure que vous me rompez la tête de vingt mille rations...

LOUISE.

C'est pour eux; ce sont leurs provisions de voyage.

BISCHOFF.

Tudieu! quel appétit!

PATERNICK, gravement.

Le froid produit cet effet-là. Et le conseil de guerre, le maréchal?

LOUISE.

Autant de mensonges! Tout à l'heure, sous prétexte de donner à manger au cheval de celui qui est ici... vous savez, le plus gentil...

BISCHOFF.

Le hussard?

PATERNICK.

Vous le trouvez gentil?

LOUISE.

Il n'est pas mal!

PATERNICK.

Je ne trouve pas, moi... Mais enfin, c'est égal, ça ne me regarde pas.

LOUISE.

Je me suis glissée dans le hangar où on en a logé sept ou huit... Ils ne pouvaient pas me voir, mais je les entendais causer entre eux à voix basse...

PREMIER COUPLET.

AIR : *Seigneur soldat, mon camarade* (A. de Beauplan).

« Pauvres soldats, mes camarades,
Leur disait tout bas le premier...
Sans la ruse du vieux Meunier,
Nous étions vraiment bien malades.
— Mais, dit l'second, not' général
Leur a fait peur du maréchal...
— C'est un bon tour! — Ça n'est pas mal.
— Quel est ce bruit?... D'la sentinelle
Ce sont les pas...
Parlons tout bas!
Fortune, sois-nous moins cruelle
Et protége les vieux soldats! »

ENSEMBLE.

Fortune, sois-nous moins cruelle, etc.

BISCHOFF et PATERNICK.

Quelle est leur espéranc' nouvelle?
Ah! surveillons bien tous leurs pas!

DEUXIÈME COUPLET.

LOUISE.

« Bon courage, mes camarades,
Disait un autre. — Oui, mes amis,
Le ciel de notre beau pays
Reverra nos vieilles grenades.
Nous reverrons la France enfin... »
Et puis ils s'embrassaient soudain,
Et pleuraient en s'tendant la main.
« Au premier bruit, vite à nos armes!
N'oublions pas
Qu'on suit nos pas!... »
(d'une voix attendrie.)
Et moi, j'sentais couler mes larmes
En voyant pleurer d'vieux soldats.

ENSEMBLE.

Et moi, j'sentais couler mes larmes, etc.

BISCHOFF et PATERNICK.

Pour eux la fuite aurait des charmes;
Mais nous surveillons tous leurs pas.

PATERNICK.

Pleurer! fi donc!... Mais vous me faites plaisir de me donner ces détails... non pas pour moi, mais pour ce pauvre Bischoff...

BISCHOFF.

Ah! bien, je vous conseille...

PATERNICK.

Qui songeait déjà à battre en retraite.

BISCHOFF.

Oui, c'est moi qui allais prendre l'air à la campagne, n'est-ce pas?

PATERNICK.

C'était pour voir ce que vous diriez, girouette! La preuve que je n'ai jamais douté de l'opération, c'est que j'ai préparé d'avance le bulletin.

(Il tire un papier de sa poche.)

LOUISE.

Un bulletin?... Pourquoi faire?

PATERNICK.

Pour constater notre victoire! Sans cela et les *Te Deum*, on ne saurait jamais à quoi s'en tenir! Et puis pour les récompenses!

BISCHOFF.

Ah! oui, voyons un peu. (Il lit.) « Mon général, ayant été informés... »

PATERNICK, regardant.

J'ai mis « ayant été informés?... » Ça ne vaut rien... on a l'air d'avoir été prévenus... « Ayant eu connaissance... »

BISCHOFF.

C'est mieux. (lisant.) « Qu'une colonne, forte de cent cinquante hommes!... »

LOUISE.

Il n'y en a que soixante-trois.

BISCHOFF.

Ma foi! des Français, ça peut compter double.

PATERNICK.

C'est évident!

BISCHOFF, lisant.

« Voulait s'em.. s'em... »

PATERNICK, lui prenant le papier.

Vous ne savez donc pas lire, *goronidchi?* (Il lit.) « Voulait s'emparer de notre ville, nous nous sommes armés spontanément, et après un combat opiniâtre... »

LOUISE.

Ah! vous mentez...

PATERNICK.

Puisque c'est un bulletin!... « Et après un combat opiniâtre, nous les avons vaincus. »

BISCHOFF.

Sans coup férir!

PATERNICK.

Oh! ça veut dire sans tirer un coup de fusil.

LOUISE.

Eh bien! ça serait vrai.

PATERNICK.

Mais il n'y aurait plus de gloire! Et comment voulez-vous que je fasse valoir mes blessures!... (Il lit.) « Quatre-vingt-dix hommes sont restés sur la place, cent vingt-cinq ont été faits prisonniers, et le reste a pris la fuite. »

BISCHOFF.

Très bien!

LOUISE.

Attendez donc... « Quatre-vingt-dix morts et cent vingt-cinq prisonniers, ça fait deux cent quinze; et vous avez dit une colonne de cent cinquante hommes... »

BISCHOFF.

Ah! oui... ne mettez que vingt-cinq morts

PATERNICK.

Bah! des morts... on peut en mettre tant qu'on veut; ils ne réclameront pas... J'arrangerai cela. « Parmi les personnes qui se sont distinguées... »

BISCHOFF.

Voyons... qui est-ce qui se sera distingué?

PATERNICK.

Moi, d'abord, mes enfants...

LOUISE, avec ironie.

C'est juste... puisque vous faites le bulletin. .

PATERNICK.

Et puis... Voulez-vous vous être distingué, vous, Bischoff? Allons, sans façons...

BISCHOFF.

Certainement... les autorités se distinguent toujours...

PATERNICK.

La petite Louise, ma future...

LOUISE.

Oh! je n'y tiens pas!...

PATERNICK.

Ça peut amener une dot... Enfin tous les habitants généralement quelconques...

BISCHOFF, prêtant l'oreille.

Taisez-vous... j'ai cru entendre...

PATERNICK, serrant son papier.

Quoi?...

LOUISE, regardant par la fenêtre.

Non .. ils boivent, et causent en riant...

PATERNICK.

Riez, riez, mes amis; rira bien... (à Louise.) Savez-vous l'heure précise du départ?

LOUISE.

Mon Dieu, non!

BISCHOFF.

Si vous pouviez saisir ce papier dont vous n'avez lu que quelques mots, je suis sûr que l'heure y est marquée...

LOUISE.

C'est le plus jeune qui l'a; je tâcherai de m'en emparer.

PATERNICK.

Vous, *goronidchi*, dès qu'ils seront endormis, allez réveiller tous les courages disponibles de l'endroit. J'ai envoyé un exprès à Orcka pour demander du secours (à Louise.), et dès que vous saurez l'heure, venez vite m'en instruire.

LOUISE.

Où serez-vous?

PATERNICK.

Partout, jeune héroïne!

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Mais pour que vous puissiez, ma chère,
Aller, v'nir, et les épier,
L'mot d'ordre vous est nécessaire...
Joli soldat, j'vais te l'confier.
(Il lui parle à l'oreille.)

LOUISE, se fâchant.

Finissez donc... Ah! c'est indigne!
Oser m'embrasser ..
(Elle s'éloigne.)

PATERNICK, avec fatuité.

Pourquoi fuir?
Du dieu d'amour c'est la consigne .
Et le mot d'ordre du plaisir

BISCHOFF, au fond.

En voici un qui monte...

PATERNICK.

Silence! et redoublons de politesses!

(Ils se mettent à ranger quelques meubles.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, GOTTE, une lumière à la main, DOMINIQUE, sa valise sous le bras.

DOMINIQUE, fredonnant en dehors.

Aimable et belle,
Viens, réponds à l'appel !...

GOTTE, l'éclairant.

Par ici, monsieur le Français!

DOMINIQUE, entrant, à Paternick et Bischoff.

Eh bien! vous êtes gentils, vous autres... Vous laissez les amis boire tout seuls!

BISCHOFF.

Il fallait bien s'occuper de votre appartement.

DOMINIQUE, posant sa valise sur une chaise.

Ah! c'est ma chambre?

LOUISE, ouvrant la porte du cabinet.

Et là, votre lit.

GOTTE, portant des draps.

Du linge bien blanc..

PATERNICK, entre ses dents.

Oui, j'espere qu'ils seront dans de beaux draps.

DOMINIQUE, regardant.

C'est superbe!

BISCHOFF.

C'est la salle d'audience du conseil.

DOMINIQUE.

On doit joliment y dormir! Je trouve seulement que vous m'avez placé bien loin de mon général .. S'il a besoin de moi... J'ai l'air d'une sentinelle perdue.

PATERNICK.

Oh! lui, il a la chambre d'honneur... celle du grand Souwaroff (montrant une porte à gauche.), là-bas, au bout de ce corridor...

LOUISE.

Oh! mon Dieu... on peut bien vous mettre à côté de lui. (en lui jetant un regard.) J'ai pensé qu'ici tout seul vous seriez plus tranquille... mais si vous y tenez...

DOMINIQUE, la regardant.

Non, non... du moment que vous avez arrangé ça...

PATERNICK, bas à Bischoff

Est-elle adroite!

DOMINIQUE, à part.

La petite m'a compris!... (haut, et prenant du tabac dans sa valise qu'il laisse ouverte.) En attendant que mon lit soit prêt, je vais fumer une pipe avec le général.

GOTTE.

Et boire un verre de bière... Je viens de lui en monter... Allons, petite fille, faites vite la chambre.

DOMINIQUE, en regardant Louise

Bonsoir, mes dignes amis!

TOUS.

Bonne nuit, mon officier!

PATERNICK.

A demain!...

DOMINIQUE, gagnant la porte.

Oui, à demain... (à part.) Compte là-dessus.

BISCHOFF, bas à Louise.

Et ce papier...

PATERNICK, de même.

Tâchez de le saisir...

(Ils sortent à droite, tandis que Dominique sort à gauche.)

SCÈNE IV.

LOUISE, seule. Elle regarde Dominique sortir.

Comme il m'a regardée!

AIR *de* M. LÉON BIZOT.

Mais que mon cœur palpite!
Il tremble, il bat plus vite...
Quelle frayeur m'agite!...
D'où vient donc mon effroi?
D'une prompte vengeance
Lorsque j'ai l'espérance,
J'hésite, je balance,
Et les plains malgré moi.
Oui, ma crainte redouble,
Et dès que dans mon trouble
Je rencontre ses yeux...
La pitié me parle pour eux.
On se venge peut-être
D'un ennemi, d'un maître;
Mais il ne doit plus l'être
Dès qu'il est malheureux.

Que dis-je? j'oublierais tous les maux que je leur dois. Et ma mère, ma mère! Ah! ce souvenir me rend tout mon courage! (Elle regarde autour d'elle.) Sa valise est restée ouverte; si je pouvais découvrir ce papier que l'on me demande! (Elle écoute à la porte à gauche.) Personne! (Elle s'avance vivement vers la valise et s'arrête tout à coup.) Le cœur me bat; il me semble que je fais mal... Non! (Elle fouille dans la valise) Une bourse avec un petit papier! (Elle lit.) « Pour mon vieux père. Recommandé à mes camarades si je ne puis le lui porter moi-même. » Il est bon fils! Ah! tant pis! j'aurais voulu leur savoir tous les défauts. (Elle remet la bourse.) Un médaillon, des recueils de chansons, un papier. Voici sans doute ce que je cherche... Non, c'est une lettre. Voyons donc comment il s'appelle. (Elle regarde l'adresse.) O ciel! « Louise Minski, à Mohilow! » L'écriture de ma mère! c'est pour moi. (Elle regarde la lettre et lit d'une voix très émue.) « Du 25 » (soupirant.) Trois jours avant sa mort! (Elle lit.) « Chère enfant! j'ai perdu l'espoir de t'embrasser encore;

les souffrances que j'éprouve m'avertissent que je ne te verrai plus ! (Sa voix s'altère de plus en plus.) Je voulais t'appeler près de moi, mais j'ai craint les dangers d'un si long voyage... Sous prétexte que ma ferme pouvait servir d'abri aux ennemis, les Russes eux-mêmes l'ont réduite en cendres!» (s'interrompant.) Les Russes! (Elle lit plus rapidement.) « Surprise au milieu de la nuit, j'allais périr dans les flammes .. sans un Français... un jeune soldat! C'est lui qui te remettra cette lettre!... » (s'interrompant.) Grand Dieu! (Elle lit.) « En le voyant, songe, mon enfant, qu'il a risqué sa vie pour conserver la mienne, qu'il m'a prodigué les soins d'un fils !... Louise, je n'ai pas besoin de te recommander la reconnaissance ; mais, s'il se trouvait jamais en danger, n'oublie pas qu'il est le sauveur de ta mère ! » (avec terreur.) Lui ! lui, le sauveur de ma mère! (d'une voix déchirante.) O mon Dieu ! qu'ai-je fait !

(Elle tombe à genoux près de la chaise et sanglote sur la lettre.)

SCÈNE V.

LOUISE, DOMINIQUE.

DOMINIQUE, à part, entrant avec précaution.

Elle est restée ! je m'en doutais. (Il pousse les verrous.) Un tête-à-tête avec une Russe, ça doit être drôle ! Qu'est-ce qu'elle fait donc ?

(Il s'approche.)

LOUISE, tressaillant.

Le voici ! où me cacher ?

DOMINIQUE.

Eh bien ! qu'avez-vous, mon enfant ?

LOUISE, se traînant à ses pieds, et les mains jointes.

Pardon ! pardon ! je l'implore à genoux.

DOMINIQUE, étonné.

Pardon !... Ah ! çà... mais c'est moi qui comptais lui demander. (vivement.) Que vois-je ! elle est toute en larmes !

LOUISE, toujours à genoux, et d'une voix étouffée.

Oui, oui ! je suis indigne de votre pitié ! je sais tout. Regardez cette lettre.

DOMINIQUE, jetant les yeux sur l'adresse.

Celle que je devais remettre à Mohilow, si j'y avais passé. (vivement.) Vous l'avez ouverte ?

LOUISE.

Elle était pour moi.

DOMINIQUE.

Pour vous!... Eh! mais, vous vous nommez Catherine ?

LOUISE.

Non... je vous ai trompé... je me nomme Louise.

DOMINIQUE.

Louise ! Quoi ! cette brave femme...

LOUISE, avec larmes.

C'était ma mère ! c'est elle que vous avez défendue, que vous avez sauvée au péril de vos jours; et pour prix de tant de bienfaits, pour prix de votre générosité, sa fille vous a trahi, vous a livré, vous a perdu !...

DOMINIQUE, reculant.

Que dites-vous ?

LOUISE, continuant.

Depuis ce matin je me suis attachée à vos pas, j'ai épié vos discours, j'ai surpris le secret de votre fuite, et j'en ai averti vos ennemis. A moins d'un miracle vous et vos compagnons ne sortirez pas d'ici. Les ordres sont donnés; au premier mouvement, vous serez tous arrêtés.... et c'est par moi. Tout à l'heure encore, je cherchais dans vos papiers les moyens de vous perdre plus sûrement.

DOMINIQUE, avec un mouvement.

Quoi ! vous avez osé ?... Une jeune fille abuser de l'amour qu'elle inspire, surprendre nos secrets, trahir ma confiance! (d'un ton concentré.) Savez-vous bien que les espions... on les fusille. (Louise fait un mouvement d'effroi.) Mais rassurez-vous ; je n'ai pas oublié votre mère : rendez-lui grâce... Adieu !

(Il fait un pas.)

LOUISE.

Où allez-vous

DOMINIQUE.

Rejoindre mes camarades.

LOUISE.

Ah ! ne me quittez pas, monsieur Dominique.

DOMINIQUE, brusquement.

Air : *Ce luth galant.*

Vous m'retenez... De moi que voulez-vous ?

LOUISE.

Qu'vous m'regardiez avec moins de courroux ;
Que d'un accusateur vous quittiez l'front sévère...
Car, j'en prends à témoin l'souvenir de ma mère,
Maint'nant pour vous sauver j'donn'rais ma vie entière...
Me pardonnerez-vous?

DOMINIQUE, un peu ému.

Oh ! oui, oui, moi... de bon cœur ; car je vois que vous êtes bien malheureuse. Mais mon pauvre Meunier, lui qui a une femme, des enfants...

LOUISE.

Songeons d'abord à vous. Si je pouvais vous faire évader.

DOMINIQUE.

Sans mes frères !... jamais !

LOUISE.

Et que prétendez-vous ?

DOMINIQUE.

Me faire tuer avec eux. C'est une consolation, et ça utilisera nos dernières cartouches.

LOUISE, avec résolution

Non ! non ! vous ne mourrez pas; le ciel m'in-

spirera le moyen de vous sauver tous, et dussé-je y périr. . (Elle s'arrête.) Écoutez...

(On entend frapper à la porte à gauche.)

DOMINIQUE, bas.

Qu'est-ce que c'est que ça?

LOUISE, bas.

Ah! s'il était trop tard!

(On frappe encore.)

DOMINIQUE, prenant un pistolet.

Faut répondre; ça serait malhonnête. (Il va à la porte.) Qui vive?

MEUNIER, en dehors.

France!

DOMINIQUE, avec joie.

C'est Meunier! il arrive à propos

(Il ouvre.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, MEUNIER.

MEUNIER.

Comme tu te barricades! Dis donc, j'ai remarqué des mouvements dans la maison, et... (Il aperçoit Louise.) Ah! tu étais en conférence secrète...

DOMINIQUE.

Tais-toi donc!... Ne va pas croire...

MEUNIER.

Il est bon là! «Ne vas croire...» quand ça vous crève les yeux. Est-ce que tu me prends pour un conscrit?

DOMINIQUE.

AIR : *Vos maris en Palestine.*

Tais-toi... L'on pourrait t'entendre;
Approche ici, vieux grognard.
(montrant Louise)
Elle vient de tout m'apprendre.

MEUNIER.

Et quoi donc?

DOMINIQUE.

Il est trop tard.
On sait nos projets d'départ...
L'enn'mi sait nos rus's de guerres,
Et quand l'un d'nous bougera...

LOUISE.

Vous s'rez tous pris.

MEUNIER.

Halte-là!
On peut nous tuer, mill' tonnerres!
Mais jamais on n'nous prendra.

DOMINIQUE.

Allons, calme-toi, et tâchons de ne pas faire un tour en Sibérie; tu sais, ce département que tu n'aimes pas...

MEUNIER.

Il y a donc des traîtres?

DOMINIQUE, voulant éluder.

Oui... te dis-je... on nous a vendus.

MEUNIER.

Vendus!... Et qui ça, mil-zieux!... que j'aie le plaisir de l'expédier!

(Louise fait un mouvement.)

DOMINIQUE, l'arrêtant.

Eh! parbleu! on ne le connaît pas! D'ailleurs, qu'importe qui nous a trahis? c'est le nom de notre sauveur dont nous voulons nous souvenir. (montrant Louise.) C'est elle, mon ami; voilà le bon ange à qui nous devrons notre salut.

LOUISE, vivement.

Oh! oui, je vous le promets.

MEUNIER.

Alors dépêchons-nous d' prendre un parti.

DOMINIQUE, voyant que Louise réfléchit.

Laisse-la parler

LOUISE, préoccupée.

Ecoutez... La garnison d'Orcka est prévenue; elle est sans doute en marche ..

MEUNIER.

Eh bien! faut aller au-devant et la faire prisonnière.

LOUISE.

Impossible! douze cents hommes.

MEUNIER.

Excusez! ça n'est plus ça!

LOUISE.

Il faut l'éviter, au contraire.

DOMINIQUE.

Et comment?

LOUISE.

Il n'y a qu'un coup hardi...Si tout votre monde était rassemblé ici...

DOMINIQUE.

C'est facile; le poste que nous avons en bas...

MEUNIER.

Je vais l'envoyer ramasser nos lurons.

LOUISE.

Sans bruit, sans éveiller personne. C'est demain jour de marché à la ville voisine; à deux heures du matin on ouvre la porte Saint-Jérôme, qui est au bout de cette rue, pour que les habitants puissent s'y rendre...

DOMINIQUE.

Je comprends.

MEUNIER.

Et moi, je n'y suis pas.

LOUISE.

Dès que cette horloge sonnera deux heures, mettez-vous en marche.

DOMINIQUE.

Isolément?

LOUISE.

Deux par deux.

MEUNIER.

Le fusil sous le bras! en voisins.

LOUISE.

Vous gagnez la porte Saint-Jérôme...

MEUNIER.

On nous demandera le mot d'ordre.

LOUISE, avec joie.

Je puis vous le donner.

TOUS DEUX.

Quel bonheur!

LOUISE, hésitant et regardant Dominique.

« Mort aux Français! »

MEUNIER.

Je n' pourrai jamais dire ça.

DOMINIQUE.

Bah! il faut d'abord nous tirer d'ici. Je m'en charge.

LOUISE.

Je retarderai jusque-là tout ce qu'on voudra faire; mais soyez prêts à la minute. (Fausse sortie.) Ah! n'oubliez pas non plus de placer des sentinelles autour de cette maison; que personne ne puisse sortir.

MEUNIER.

Elle pense à tout! Quel bon petit caporal ça aurait fait! Milzieux! la petite mere, je n'y tiens pas, et si des moustaches grises ne vous font pas peur, faut que je vous embrasse.

(Il essuie sa moustache.)

LOUISE, avec élan.

Ah! de grand cœur!

(Elle lui saute au cou.)

DOMINIQUE, à Meunier.

Eh bien! m'en veux-tu encore d'aimer les femmes?

MEUNIER, passant sa main sur sa moustache.

Non, c'est gentil; celle-là surtout! Elle vous a un air... et.. (se remettant.) Hum! je cours donner mes ordres.

LOUISE.

A deux heures! n'y manquez pas.

MEUNIER.

C'est dit. (à Dominique.) Fais vite nos bagages.

(Il sort à gauche.)

SCÈNE VII.

LOUISE, DOMINIQUE.

DOMINIQUE, prenant sa valise.

Ça ne sera pas long.

LOUISE.

Faut-il que je vous aide?

DOMINIQUE.

Non vraiment... (la regardant avec plaisir.) Tenez, Louise, ce baiser que vous venez de donner à Meunier... eh bien! je n'en ai pas été jaloux; ça m'a prouvé qu' vous étiez aussi bonne que jolie! Mais c'est drôle... comme vous lui avez sauté au cou... et moi, vous ne me regardez qu'en tremblant... Qu'est-ce que cela veut dire?

LOUISE, un peu confuse.

AIR : *Vous m'avez sauvé la vie* (de Caleb).

Pour lui c'te faveur nouvelle
M'semblait effacer mes torts...

DOMINIQUE, s'avançant.

Eh bien! n'vous gênez pas, mam'selle,
S'il vous reste queuqu's remords.

LOUISE.

Oh! lui, quelle différence!

DOMINIQUE.

Pourquoi donc, s'il vous plaît?

LOUISE.

C'baiser sans conséquence,
L'amitié le donnait.

DOMINIQUE.

Pourquoi cette préférence?

LOUISE, baissant les yeux.

Il ne m'a pas dit qu'il m'aimait.

DOMINIQUE.

Quoi! la caus' de vot' préférence.

LOUISE, baissant les yeux.

Il ne m'a pas dit qu'il m'aimait.

ENSEMBLE.

LOUISE.

Oui, si mon imprudence
Expos' votre existence,
J'conserve l'espérance
D'réparer mon erreur!
Cet espoir dans mon cœur
Ramène le bonheur

DOMINIQUE, à part.

Que d'grâce et d'innocence!
Ah! près d'elle, d'avance,
D'amour et d'espérance
Je sens battre mon cœur.
Ce moment enchanteur
Me promet le bonheur.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, PATERNICK, entrant doucement par la droite.

PATERNICK, à part.

Je n'ai pas entendu parler de cette petite Louise... ça m'inquiète, et... Ah! la voici.

(Il se cache derrière un grand fauteuil, et écoute.)

DOMINIQUE.

Louise! non... jamais je ne vous oublierai!

(Il lui baise la main.)

PATERNICK, à part.

Qu'est-ce que j'entends?... C'est de la diplomatie qu'elle fait là!

LOUISE.

AIR : *Du crédit et de la fortune.*

Depêchez-vous, car le temps presse.

DOMINIQUE.

Le service que je reçois

Vous assure tout' ma tendresse.
Disposez des jours que j'vous dois:
Vous nous sauvez d'la plus noir' perfidie.

PATERNICK, à part.

Dieu! quel complot je viens de découvrir!

LOUISE, bas.

Partez, j'vous prie.

DOMINIQUE, tendrement.

Tu m'sauv' la vie!
Et maintenant j'aurai peur de mourir.

ENSEMBLE.

Dépêchons-nous, car le temps presse.
Le service que je reçois
Vous assur' toute ma tendresse;
Disposez des jours que j'vous dois

LOUISE.

Dépêchez-vous, car le temps presse.
D'la prudence écoutez la voix;
Sur vous je veillerai sans cesse
Pour m'acquitter de c'que j'vous dois.

PATERNICK, à part.

Qu'ai-je entendu, dieux! la traîtresse!
Elle oubliait tout à la fois
Et son pays et ma tendresse...
Quel affront ici je reçois!

(Dominique baise encore sa main et s'échappe par la gauche, en emportant sa valise et son sabre.)

SCÈNE IX.

LOUISE, PATERNICK, caché.

PATERNICK, à part.

Oh! quelle trahison!

LOUISE, le regardant sortir, et mettant la main sur son cœur.

Je suis contente de moi!

PATERNICK, se montrant un peu.

Il y a de quoi...

LOUISE.

Courons maintenant m'informer... (Elle va pour sortir par la droite, et se trouve nez à nez avec Paternick; elle jette un cri.) Ah!

PATERNICK.

C'est très joli!

LOUISE, troublée.

Vous m'avez fait peur! Comment! vous étiez là?

PATERNICK, croisant les bras.

Et j'ai tout entendu!

LOUISE, à part.

C'est fait d' nous!... (haut, et s'efforçant de sourire.) Eh bien!... quoi?... Qu'est-ce que vous avez entendu?

PATERNICK.

Elle ose le demander!... Tu oses le demander, transfuge?... Qu'on trahisse, c'est bien... ça peut arriver aux plus honnêtes gens! mais qu'on vienne encore vous dire avec un petit air: « Qu'est-ce qu'il y a? qu'est-ce que vous me demandez? je ne vous connais pas!... » quand ici, à cette place, j'ai vu signer le traité d'alliance sur votre main! j'ai entendu... deux signatures!...

LOUISE, à part.

Je respire! (haut.) V'là tout ce que vous avez entendu?

PATERNICK.

Ce n'est pas assez, peut-être?

LOUISE, affectant un air gai.

Alors, j'ai donc bien réussi, puisque vous-même vous avez été dupe!

PATERNICK.

Dupe?... Comment! ce baiser était une feinte?

LOUISE, finement.

Eh! sans doute...

AIR: *Je n'ai point vu ces bosquets de lauriers.*

Vous l'avez dit, vous vouliez tout savoir;
Il fallait bien employer l'artifice...
Pour obtenir ce que l'on veut avoir,
Il faut souvent fair' plus d'un sacrifice!...
Près d'un enn'mi, nos p'tits moyens trompeurs
Sont bien plus sûrs que tout's vos grandes trames!
C'est un sourire, un mot, un r'gard flatteurs...
Pour réussir... accorder quelqu's faveurs.
C'est la politique des femmes.

PATERNICK.

Il serait possible! Elle s'est laissée embrasser... par esprit national!

LOUISE, feignant de pleurer.

Certainement, et vous n'êtes qu'un ingrat! Après tout ce que je fais pour vous!...

PATERNICK.

O mon amie! bien vrai... vous n'avez pas trahi?

LOUISE.

Sans moi ils seraient déjà loin... Ils voulaient s'emparer de vous.

PATERNICK.

Ah! diable... non, un moment... La garnison d'Orcka ne sera ici qu'à deux heures.

LOUISE, frappée.

A deux heures!

PATERNICK.

J'ai reçu la réponse... douze cents hommes solides, qui s'empareront de la porte Saint-Jérôme.

LOUISE, à part.

La porte Saint-Jérôme!... Juste le moment que je leur ai indiqué... Ils sont perdus! (Elle réfléchit.) Que faire?...

PATERNICK.

AIR: *Vous chantiez sur cette route*

Pour m'aider dans la bagarre
J'aurai des cosaqu's fort beaux;
D' mon n'veu, superbe Tartare,
J' prends la lance et le schakos...
Grâce à la grande casaque,
Aux moustaches de longueur,
J'aurai bien l'air d'un cosaque,
Je s'rai laid à faire peur!

J'les conduirai; et au même coup de deux heures, la milice bourgeoise quitte le bonnet de nuit pour le bonnet de police... s'assemble sur cette place, et arrête tous mes gaillards à domicile. Ah! ah!

LOUISE, froidement.

Oui, vous croyez ça?... Eh bien! c'est ce qui vous trompe... tout est manqué.

PATERNICK, stupéfait.

Bah!

LOUISE.

Ils vous échappent!

PATERNICK.

Parole d'honneur?

LOUISE.

Ils partent dans un quart d'heure, et vos douze cents hommes, vos cosaques, ne trouveront plus personne.

PATERNICK, étourdi.

Dieux!... Je cours rassembler ma milice bourgeoise!

LOUISE.

Vous ne pourrez pas sortir... ils ont placé des sentinelles partout.

PATERNICK, regardant au fond.

C'est, ma foi! vrai... Me voilà bloqué!... et ces imbéciles de bourgeois qui ne se lèveront qu'à deux heures...

LOUISE, vivement.

Attendez... il y a un moyen.

PATERNICK.

Je l'adopte avec transport!

LOUISE.

Avancez cette horloge.

PATERNICK.

Vous croyez que ça les fera reculer?

LOUISE.

Faites sonner deux heures. (à part.) Ils entendront le signal... la porte Saint-Jérôme sera ouverte... et ils seront sauvés...

PATERNICK.

Eh bien! après?

LOUISE.

Eh bien! eh bien! votre milice se mettra sur pied et pourra les arrêter jusqu'à ce que les autres viennent.

PATERNICK.

Idée victorieuse!... Je ne crains qu'une chose.

LOUISE.

Quoi donc?

PATERNICK.

Mes chers concitoyens ne sont pas très vifs, et avant qu'ils aient dit adieu à leurs femmes, allumé leurs chandelles, trouvé leurs fusils...

LOUISE, à part.

C'est bien là-dessus que je compte! (haut.) Eh! non; les Français surpris, en désordre, ne songeront pas même à se défendre, et vous en aurez plus d'honneur!

PATERNICK, électrisé.

Elle a raison!.. Ravissante fille!.. Va, tu mérites bien d'être la moitié d'un héros. Viens, qu'un chaste baiser...

LOUISE, le poussant.

Dépêchez-vous!

PATERNICK.

C'est juste.

(Il approche la table de l'horloge, place une chaise dessus et se met à grimper.)

LOUISE.

Ne faites pas de bruit.

PATERNICK, montant.

Cette petite fenêtre donne sur la grande place; je commanderai de là les manœuvres.

LOUISE, à part.

Je tremble...

AIR : *Taisons-nous* (de Théobald).

(à voix basse.)

Taisons-nous,
Craignons quelque surprise.

PATERNICK, s'accrochant aux barreaux de la fenêtre, à droite, et le pied sur la chaise.

Non, tout nous favorise,
Et les livre à nos coups!

LOUISE.

Taisez-vous!

PATERNICK, tournant l'aiguille.

Taisons-nous.

TOUS DEUX.

Taisons-nous.

(Silence. Au moment où l'aiguille marque deux heures, on entend sonner les deux coups.)

LOUISE, avec anxiété, et écoutant à gauche.

Rien!

(reprenant l'air.)

J'ai beau prêter l'oreille...
Je crois que tout sommeille...
O ciel! protége-nous!

(Elle ouvre tout doucement le contrevent de la fenêtre, à gauche, et au clair de la lune on aperçoit les capotes grises des Français qui passent sur la terrasse et descendent l'escalier.)

(bas.)

Les voici!... taisez-vous!...

PATERNICK, regardant par la petite fenêtre.

Oui, ça marche à merveille,
Tout not' mond' se réveille,
Bourgeois... accourez tous...
Et surtout, taisez-vous!

CHŒUR DE FRANÇAIS, en sourdine, pendant qu'ils défilent sur la terrasse.

Marchons, prêtons l'oreille,
Je crois que tout sommeille,
Venez... suivez-nous!
Mes amis, taisons-nous.
Garde à nous!

(La musique continue en sourdine jusqu'à la fin de l'acte.)

PATERNICK, à la fenêtre.

Un, deux, trois... Allons donc, traînards.

LOUISE, à Dominique, qui paraît sur la terrasse.

En sortant, jetez-vous dans le bois à gauche, pour éviter la garnison d'Orcka.

DOMINIQUE, bas et voulant l'entraîner.

Venez nous montrer le chemin.

PATERNICK, se retournant.

Hem ! que vois-je ? Les bonnets à poils qui se sauvent!

LOUISE.

O ciel !

PATERNICK.

Louise, arrêtez-les... Mes bourgeois ne sont encore que cinq!

DOMINIQUE, entraînant Louise.

Venez vite !

PATERNICK, criant.

Eh bien! ils font des prisonniers... Attendez! (Il fait un mouvement pour descendre, Dominique s'élance, renverse la table et la chaise. Paternick reste suspendu, le pied sur une corniche du mur, et la main accrochée aux barreaux de la fenêtre, criant et se débattant.) Au secours!... à moi, Russie!... Allons, le tambour de la milice les empêche de m'entendre... Au diable les imbéciles!

(Le tambour bat à droite ; les Français continuent à défiler.)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un site sauvage, au milieu d'une forêt couverte de neige; au fond, un ruisseau gelé, et, sur l'autre bord, des rochers entremêlés de pins hérissés de glaçons.

SCÈNE I.

DOMINIQUE, LOUISE, enveloppée dans un manteau de hussard et endormie; PLUSIEURS SOLDATS groupés autour du feu de bivouac.

(Au lever du rideau, Louise est couchée près d'un faisceau de fusils qui soutient un manteau qui lui sert d'abri; Dominique veille sur elle. Plusieurs soldats de différents corps, et vêtus d'uniformes à peine reconnaissables, sont placés çà et là autour du feu. Les uns sont enveloppés dans des pelisses déchirées, d'autres ont les pieds entourés de morceaux de fourrures. Au fond, deux sentinelles à chaque extrémité du théâtre ; sur le devant de la scène, un vieux soldat debout, un bras en écharpe et l'autre appuyé sur son fusil. Il fait nuit, mais le jour commence à se lever au milieu de la scène.)

DOMINIQUE, au vieux soldat.

Meunier ne reparaît pas ?

LE VIEUX SOLDAT, regardant.

Pas encore; il est allé reconnaître le chemin, s'il y a moyen, au milieu de ce déluge de neige.

UN JEUNE SOLDAT, près du feu.

Oui, la neige dans le nez et les cosaques sur le dos. Ils disent qu'ils défendent leur patrie. Je vous demande si ça a l'air d'une patrie, ça ?

LE VIEUX SOLDAT.

Plains-toi donc, blanc-bec... (montrant Louise.) quand cette bonne petite créature qui nous a servi de guide ne dit rien ! Pauvre petite mère! il y a encore une goutte d'eau-de-vie dans ma gourde... je la garde pour elle.

LE JEUNE SOLDAT

Pardine ! elle est du pays, elle ; le froid, c'est son élément.

LE VIEUX SOLDAT

C'est égal, fais comme elle, n' souffle pas l'mot, et souffle dans tes doigts; c'est la consigne.

TOUS, murmurant.

Oh ! la consigne...

UN SOLDAT.

Nous ne sommes pas sous les armes.

LE VIEUX SOLDAT.

Je conviens que nous ne sommes pas à la revue du Carrousel... la tenue n'est pas aussi sévère ; mais faut pas moins que la disciplin ait son cours. Silence donc, ou vous attirerez ces nuées de corbeaux, ces bédouins du pays, qui nous suivent à la piste, et faudra remuer les bras.

LE JEUNE SOLDAT.

Eh bien ! ça nous rechauffera.

UN AUTRE.

Je ne sens plus mes pieds.

LE JEUNE SOLDAT

Et vous-même, l'ancien, vous avez froid?

LE VIEUX SOLDAT.

Eh bien! j'ai froid... quoi ! quand j'étais en Egypte, j'avais chaud ; voilà tout.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, PLUSIEURS FOURRAGEURS, apportant des branches de pins, qu'ils jettent dans le feu.

LES PREMIERS SOLDATS.

Allons donc, l'arrière garde!

CHŒUR, entourant le feu.

AIR : *Savoir supporter ses malheurs* (Béniowski).

Allons, vit' du feu, mes amis,
Que la flamme pétille et s'élance,
Et brille à nos regards surpris,
Comme l'imag' de l'espérance.

TOUS, avec joie.

Du feu, du feu, mes bons amis!...

(Ils entourent le foyer dans différentes positions; les uns assis, les autres couchés. Dominique est toujours sur le devant de la scène, auprès de Louise, qui s'éveille.)

DOMINIQUE.

Eh bien! ma petite Louise, comment vous trouvez-vous?

(Il lui prend sa main.)

LOUISE, s'efforçant de sourire.

Je me sens mieux; car vous êtes sauvés, je l'espère maintenant... c'est tout ce que voulais; et, dès que vos camarades seront de retour... qu'ils auront retrouvé la route (avec un soupir.), je vous dirai adieu!

DOMINIQUE.

Nous quitter!

LOUISE.

Eh! mais, il le faut bien.

DOMINIQUE, interdit.

Pourquoi donc?

LOUISE.

Vous allez revoir votre patrie... moi, je reste dans la mienne.

DOMINIQUE.

Ah! je ne pensais pas à cela... Je m'étais figuré que vous aviez envie de voir la France; c'est un si beau voyage!

LOUISE.

Que dites-vous, monsieur Dominique? vous suivre! moi?

DOMINIQUE.

Eh! oui; laissez-les dans leur pays du diable, avec leurs visages de loups; vous êtes trop gentille, vous jurez trop à côté d'eux. D'ailleurs, quand ils sauront ce que vous avez fait pour nous, songez donc à quels mauvais traitements vous serez exposée!

LOUISE.

Ah! ce n'est pas là ce que je redoute! j'ai l'habitude de souffrir.

DOMINIQUE.

Et moi, voilà ce qui m'enrage! quand je pense que vous serez malheureuse, qu'on vous maltraitera.. Morbleu! je ne le souffrirai pas, et, au risque de me faire écharper, je retournerai plutôt avec vous.

LOUISE, effrayée, avec tendresse.

Oh! non... je vous en supplie; ils vous tueraient, et je serais mille fois plus à plaindre.

DOMINIQUE, souriant.

Dame, alors... je ne vois qu'un moyen... Si vous ne voulez pas que j'aille avec vous, il faut bien que vous veniez avec nous.

LOUISE, baissant les yeux.

Le puis-je?

DOMINIQUE.

Et pourquoi pas?... Comment, parce que je n'ai pas ajouté que je serais votre mari, vous supposez peut-être... Fi donc!... ça va sans dire au moins, mam'selle, et quand un honnête homme, un brave garçon, dit : « J' vous aime... » mais là, du fond du cœur, c'est comme s'il avait dit : « Je vous offre ma main; voulez-vous être ma femme? »

LOUISE.

Moi, votre femme! après ce que j'ai fait! Avez-vous oublié. .

DOMINIQUE.

Non, morbleu! je ne l'ai pas oublié, et c'est à cause de ça...

AIR : *A soixante ans.*

J' n'ai pas d' fortune, et pour qu'un jour j'avance,
Il me faudrait encor plus d'un combat;
Mais, croyez-moi, dans mon pays, en France,
C'est quelque chos' qu' la femme d'un soldat!...
Chacun respect' la femme d'un soldat;
Est-elle veuve, et du malheur esclave,
Ell' trouv' bientôt mill' cœurs reconnaissants
Qui s' font honneur d'êtr' ses appuis constants!
Car on se dit : « C'est la veuve d'un brave! »
Et la patrie adopte ses enfants.

LOUISE, attendrie.

Ah! si je n'écoutais que mon cœur...

DOMINIQUE.

Eh bien! touchez là, et partons! Je serai fier de vous montrer à mon vieux père, à mes amis; je leur dirai : « Voilà!... ma femme et trois blessures; c'est ce que j'ai trouvé de mieux en Russie. »

LOUISE, émue.

Bon Dominique!... Mais je n'abuserai pas de votre générosité; je vous aime trop pour vous charger de mon malheur.

AIR *d'Aristippe.*

Puisque votre cœur me pardonne,
Je suis contente; adieu, partez...
Et chaque jour j' prierai Dieu qu'il vous donne
Le bonheur que vous méritez.

DOMINIQUE.

Ah! ce bonheur qui vient de m'apparaître,
Au hasard seul pourquoi l'abandonner?...
Le ciel me le r'fus'ra peut-être..
Et vous pouvez me le donner

LA SENTINELLE, de gauche.

Silence! j'entends marcher.

LES SOLDATS, *écoutant.*

Attention!

LA SENTINELLE.

Qui vive?

MEUNIER, *en dehors.*

France!

TOUS, *avec joie.*

C'est Meunier!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, MEUNIER.

MEUNIER, *à la cantonade.*

Tenez-vous prêts aux avant-postes.

DOMINIQUE.

Eh bien?

MEUNIER, *un peu sombre.*

Allons, enfants, debout... qu'on se prépare.

(Mouvement dans le bivouac. Les soldats se rassemblent dans le fond. Meunier, Dominique, Louise et le vieux soldat sont seuls sur le devant de la scène)

DOMINIQUE, *à Meunier.*

Ah! nous partons! Tu as donc trouvé un chemin?

MEUNIER, *à demi-voix.*

Au contraire, je n'ai trouvé que l'ennemi.

LOUISE.

O ciel!

MEUNIER.

La neige a recouvert toutes les routes... Parvenu à la lisière du bois, j'espérais découvrir quelques traces de notre armée. Rien, rien qu'un désert immense, le ciel et de la glace! Pour dernière ressource, j'ai fait tirer quelques coups de fusil...

DOMINIQUE.

Quelle imprudence!

MEUNIER.

Je m'en suis aperçu trop tard; car aussitôt, nous avons distingué à l'horizon une masse noire qui se dirigeait sur nous; ça ressemble comme deux gouttes d'eau au corps d'armée du vieux Kutusoff, qui nous longe depuis Krasnoï.

DOMINIQUE.

Alors faut en découdre!

MEUNIER.

C'est mon idée!

LOUISE.

Y pensez-vous? soixante malheureux épuisés de fatigues! Non; je puis vous les faire éviter. (*montrant la droite.*) en passant ce ruisseau, en vous jetant dans les montagnes.

MEUNIER, *avec humeur.*

Encore des contre-marches. Si c' n'était c'te chienne de Sibérie... (*au vieux soldat*) Qu'est-ce que t'en dis, mon vieux?

LE VIEUX SOLDAT.

Dame! si l' voyage est long... (*à mi-voix.*) J' te préviens qu'il n'y a plus de munitions de bouche, et ils disent qu'ils ont faim.

MEUNIER.

Parbleu! et moi donc! Si on les écoutait... (*à haute voix, et aux soldats qui se rangent au fond.*) Enfants! nous allons faire une petite promenade. On n'aura pas faim avant ce soir; entendez-vous? (*à mi-voix.*) Inutile de dire pourquoi.

LES SOLDATS, *murmurant.*

Hum! hum!

MEUNIER, *élevant la voix.*

Pas de raisons!... Si je voulais, j'aurais faim aussi, mais je ne veux pas; ça finit là.

AIR *du vaudeville de l'Anonyme.*

Par le flanc gauche et marchons au plus vite!

UN SOLDAT.

Non pas.

UN AUTRE.

Ni moi.

LE PREMIER.

Je ne quitt' pas mon feu.

LE SECOND.

Je n'bouge plus.

MEUNIER.

Je crois que l'on hésite...
Que viens-j' d'entendre, y songez-vous, corbleu?
Quoi! j'vous verrai trahir vot' destinée!
Non! un soldat d'Arcole et de Lodi,
N'doit pas finir au coin de sa ch'minée,
Quand à deux pas il a l'feu d'l'ennemi.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LA SENTINELLE DE DROITE, qui rentre précipitamment.

LA SENTINELLE.

Alerte! les cosaques!

TOUS, *se levant.*

Les cosaques!

LA SENTINELLE.

En v'là un qui accourt au galop.

(Il montre la droite)

DOMINIQUE.

De ce côté!

MEUNIER, *froidement et montrant la gauche.*

Et par là, Kutusoff!

DOMINIQUE.

Nous sommes cernés!

MEUNIER.

C'est fini... (*aux soldats.*) Enfants, j'ai fait ce que j'ai pu pour vous sauver, n'y a pas moyen... (*avec une émotion concentrée.*) Embrassons-nous!... le bataillon carré!... et qu'on distribue les cartouches!

(Mouvement des soldats qui se tendent la main et se préparent.)

DOMINIQUE, à Louise, et prenant un fusil.

Maintenant, je ne te retiens plus... Va-t-en, va-t-en! Louise!

LOUISE, vivement.

M'éloigner dans un pareil moment!... Non... c'est à présent que je ne te quitte plus.

DOMINIQUE.

Comment?

LOUISE.

Oui, je partagerai ton sort, quel qu'il soit; je m'attache à tes pas. Si tu es blessé, c'est à moi de te soigner, de te consoler. (lui prenant la main.) Ne m'avez-vous pas dit que j'étais votre femme?

DOMINIQUE, ému.

Tu le veux!... eh bien, soit!... ça doublera mon courage!

MEUNIER, regardant à droite.

Ah! çà, il est tout seul, c' cosaque.

DOMINIQUE.

Ça doit être l'avant-garde. (étonné.) Dieu me pardonne! c'est mon cheval! mon pauvre Marengo, que j'avais été obligé d'abandonner cette nuit.. Eh! Marengo!

(Il court au-devant de lui avec quelques soldats.)

MEUNIER, regardant toujours.

Hé! hé! v'là son cavalier à bas!

LES SOLDATS, dans la coulisse

Prisonnier!

PATERNICK, en dehors.

Un moment, Français!

MEUNIER.

Amenez-le ici.

LES SOLDATS.

Marche!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS. PATERNICK, vêtu en cosaque, la lance à la main, et poussé par les soldats.

PATERNICK.

Pas de violence, Français. J' vous dis que je me rends; n'ayez pas peur.

AIR: *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Malgré la lance que je porte,
Je n'veux pas vous faire de mal;
Rassurez-vous, brave cohorte,
J'viens parler à votr' général.

DOMINIQUE, l'examinant.

C'est p't-être un espion qui se cache.

MEUNIER.

On va bientôt savoir cela.
(s'avançant.)
Il faut lui couper la moustache...

PATERNICK, l'ôtant et la lui présentant.

C'est inutile, la voilà!

LOUISE, étonnée.

C'est Paternick

MEUNIER.

Il tombe du ciel!

PATERNICK.

Non, je tombe de cheval.

DOMINIQUE.

Notre ami d'hier soir, qui est en cosaque ce matin.

PATERNICK.

C'est un petit costume de campagne que j'ai pris pour arriver jusqu'à vous; car... ne confondons pas, Français, je suis cosaque, mais je suis honnête, et c'est pour vous ramener votre alezan que vous aviez oublié

DOMINIQUE.

Est-il possible!

PATERNICK.

Oui, nous pourrons faire un échange... (apercevant Louise.) La voilà! ma timide Louise! la colombe au milieu des vautours!

MEUNIER.

Un échange!

DOMINIQUE.

Que voulez-vous dire?

PATERNICK.

Que, dans le trouble de votre départ... vous vous êtes trompé, bon jeune homme, et ce n'est pas votre excellent coursier que vous avez emmené.

DOMINIQUE, avec ironie.

C'est pour cela que vous avez couru après nous?

PATERNICK.

Uniquement!

MEUNIER, avec défiance

Hum... je me défie de ce luron-là.

(Il emmène Dominique de côté, ainsi que plusieurs soldats, et paraît se consulter avec eux. Il envoie quelques éclaireurs dans différentes directions. Paternick se trouve seul avec Louise.)

PATERNICK, s'approchant de Louise.

Chère amie, je vous revois enfin... Je vous ai bien pleurée, allez!

LOUISE.

Quelle imprudence à vous de venir ici!

PATERNICK, bas.

Ce n'est pas ma faute!... C'est ce maudit cheval, que j'avais pris pour courir au-devant de mes gens, et qui, au lieu d'aller à droite, a voulu absolument aller à gauche; il les avait flairés!.. La bête est entêtée; moi, j'ai du caractère... J'ai dit: Ma chère, un moment!... Nous nous sommes pris de mots!... J'avais beau le rouer de coups, ces chevaux français, ça n'entend pas le russe... Il a pris le galop la tête entre les jambes, et en arrivant il m'a jeté les quatre fers en l'air!

(Pendant ce récit, il y a beaucoup d'agitation dans le groupe de Meunier; plusieurs soldats accourent et lui parlent vivement, en montrant la gauche,

comme s'ils attendaient quelque chose d'extraordinaire.)

LOUISE.

C'est une nouvelle manière de faire des prisonniers.

PATERNICK.

Prisonnier! du tout... je ne le suis pas!... ce sont eux, au contraire. J'avais donné mes instructions, mes douze cents hommes me suivent, et dans cinq minutes...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, PLUSIEURS SOLDATS accourant de la gauche et se parlant les uns aux autres.

LES SOLDATS, entre eux et avec joie.

Il serait possible!

PATERNICK.

Ils m'ont entendu! Voilà déjà la peur qui les galope.

LOUISE, courant à Dominique.

Qu'y a-t-il donc?

DOMINIQUE, avec transport.

Ils approchent.

LOUISE, effrayée.

Les Russes?

DOMINIQUE, bas.

Non... les Français!... Grâce au ciel, Meunier s'était trompé... Et tenez, (montrant la gauche.) regardez là-bas. (s'essuyant les yeux.) Voyez-vous, les uniformes bleus?

LOUISE.

Je respire!

PATERNICK, de loin, et remarquant leur agitation.

Pauvres gens, ils se voient pincés. Ça m'fait de la peine.

DOMINIQUE, à Louise.

Faites vos adieux à monsieur Paternick.

LOUISE, revenant près de Paternick

Oh! que je suis contente!

PATERNICK.

N'est-ce pas, chère amie, que je suis arrivé bien à propos pour vous délivrer? Mais n'allons pas faire encore quelques bêtises. (l'attirant de côté.) Mettez-moi au courant de leur position; vous avez tout observé?

LOUISE, finement.

Oh! oui.

PATERNICK.

Faites-moi vite votre rapport.

LOUISE, mystérieusement.

Chut!... D'abord, je ne les ai pas quittés d'un moment.

PATERNICK.

Très bien.

LOUISE.

Je me suis attachée particulièrement au jeune homme.

PATERNICK.

Je vous l'avais recommandé.

LOUISE.

Et comme il m'a fait la cour...

PATERNICK, se frottant les mains.

Je l'espérais parbleu bien!

LOUISE.

Et qu'il a toujours causé avec moi...

PATERNICK.

Vous n'avez rien oublié de ce qu'il vous a dit?

LOUISE, avec intention.

Ah! je ne l'oublierai jamais. J'ai fait une découverte qui va bien vous étonner.

PATERNICK.

Du tout; rien ne m'étonne, ma chère.

LOUISE.

Je me suis aperçue que ce jeune Français...

PATERNICK.

L'hussard?

LOUISE, hésitant.

Était... plus aimable que vous...

PATERNICK.

Bah!

LOUISE.

Plus jeune...

PATERNICK.

Allons donc, espiègle!

LOUISE.

Qu'il avait défendu ma mère; qu'il était brave, sensible, généreux.

PATERNICK.

Vous avez découvert tout ça?

LOUISE.

Bien mieux : j'ai la certitude qu'il m'aime, et pour épier ses démarches, pour bien savoir tout ce qu'il fera, je vais partir avec lui

PATERNICK.

Comment?

LOUISE.

Oui, dans votre intérêt, et, pour vous tenir au courant, je vais le suivre en France, et je ne le quitterai de ma vie.

PATERNICK, stupéfait.

C'est là votre dernier rapport?

LOUISE.

Absolument.

PATERNICK.

Et vous croyez qu'on vous laissera exécuter votre plan?

DOMINIQUE, lui frappant sur l'épaule de l'autre côté.

Qui est-ce qui s'y opposera, paour?

PATERNICK, s'encourageant.

Moi, jeune imprudent!... moi, Bazile-Ivan Paternick!... car à la fin je sortirai de la modération!... Transplanter cette jeune fleur du Nord dans votre pays, qui est une véritable serre chaude!... Mais, malheureux, ça ne prendra pas!

DOMINIQUE.

Ça me regarde.

PATERNICK, hors de lui.

C'en est trop!

Air : *Ces postillons.*

Puisqu'on me fait un tel outrage,
Eh bien! bas les armes, Français!

DOMINIQUE, riant.

Est-il fou? Quel est ce langage?

PATERNICK.

Vous êtes pris dans mes filets.
Oui, mon armée est là tout proche;
Ell' va paraîtr', j'n'ai qu'à dire deux mots...

MEUNIER, vivement.

N'y a pas d'danger qu'elle s'approche,
(montrant la droite.)
Car voici nos drapeaux!

(On entend plusieurs cris à gauche, et le tambour battre la marche.)

PATERNICK, surpris.

Qu'est-ce que c'est?

MEUNIER.

Les Français!

PATERNICK.

Oh!

(On entend des cris à gauche: France! France!)

MEUNIER, hors de lui.

Les voilà!

TOUS, mettant leurs bonnets au bout de leurs fusils.

France!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, PLUSIEURS OFFICIERS et QUELQUES GRENADIERS.

(Ils entrent précipitamment, et se jettent dans les bras de Meunier, de Dominique et des soldats, pendant le chœur suivant.)

Air : *Ah! quel plaisir, quel bonheur!*

Quel beau jour pour la France!
Les voilà! les voilà retrouvés!
Nous perdions l'espérance,
Le ciel les a sauvés.

(se prenant les mains.)

Mes amis, mes amis, doux moment pour nos cœurs,
Je sens couler mes pleurs!
Quel beau jour pour la France, etc.

PATERNICK, regardant à droite.

C'est, ma foi! vrai... Des troupes superbes, des hommes magnifiques!... (regardant à gauche.) Je doute que les miennes se hasardent!... Oh! non. (haut.) Vous êtes libres, Français! et même, si vous voulez m'emmener aussi, vous êtes les maîtres!... Le sort m'a trahi!

DOMINIQUE.

Qu'est-ce que nous ferions de vous?

PATERNICK.

Je ne sais pas (avec dépit.) Alors, il ne me reste qu'à vous souhaiter un heureux voyage.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Air : *Ah! c'est affreux, ah! c'est abominable* (De Jonas).

Partons! partons! Quelle douce espérance,
Nous retrouvons des frères, des amis;
Nous oublirons notre longue souffrance
En revoyant le ciel de not' pays.
Mon cœur palpit' d'avance
A la seule espérance
De revoir notre France.
Partons, mes chers amis!

(Les soldats sont rangés au fond, comme pour se mettre en marche; Meunier est à leur tête. Dominique conduit Louise, qui fait des signes d'adieu à Paternick. Le tambour bat dans le lointain.)

FIN DE L'ESPIONNE RUSSE.

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER, RUE DE VERNEUIL, N° 4.

On trouve à la librairie de C. TRESSE, Palais-Royal :

LA FRANCE DRAMATIQUE AU XIX[e] SIÈCLE.

CABINET SECRET DU MUSÉE ROYAL DE NAPLES.

1 beau vol. in-4°, grand-raisin vélin, orné de 60 planches coloriées, représentant les peintures, les bronzes et statues érotiques qui existent dans ce cabinet. Au lieu de 100 fr. — Broché .... 30 fr.
— LE MÊME, figures noires. — Broché 20
— *Idem*, figures coloriées sur Chine, demi-reliure en veau 40
— *Idem*, figures noires sur chine, demi-reliure en veau 35
— *Idem*, doubles figures noires et coloriées, cartonné à la Bradel 45
— *Idem*, avec les deux collections de grav. sur papier de Chine parfaitement coloriés, demi-reliure dos en veau à nerf. 60

L'art ancien et l'art au moyen-âge ne se piquaient pas d'une pudeur bien chaste ; les plus admirables chefs-d'œuvre sont souvent accompagnés de détails obscènes qui en rendent impossible l'exposition aux yeux de tous. Le cabinet secret du roi de Naples est la seule galerie au monde où l'on se soit proposé de réunir tous les chefs-d'œuvre impudiques. Le livre qui les reproduit est l'indispensable complément de toutes les collections de musées, et doit trouver place dans un coin secret de la bibliothèque de l'artiste et de l'amateur.

LE CHASSEUR AU CHIEN D'ARRÊT,

Contenant les Habitudes, les Ruses du Gibier, l'Art de le chercher et de le tirer, le Choix des Armes, l'Éducation des Chiens, leurs Maladies, etc.

PAR ELZEAR BLAZE. — Troisième édition. — 1 volume in-8°. — Prix 7 fr. 50 cent.

LE CHASSEUR AU CHIEN COURANT,

Contenant les Habitudes, les Ruses des Bêtes ;
l'Art de les quêter, de les juger et de les détourner ; de les attaquer, de les tirer ou de les prendre à force ;
l'Éducation du Limier, des Chiens courans, leurs Maladies, etc.

Par Elzéar Blaze. — 2 vol. in-8°. — Prix 15 fr.

HISTOIRE DU CHIEN

Chez tous les Peuples du monde,

D'après la Bible, les Pères de l'Église, le Koran, Homère, Aristote, Xénophon, Hérodote, Plutarque, Pausanias, Pline, Horace, Virgile, Ovide, Jean Caius, Paullini, Gessner, etc.

Par **ELZÉAR BLAZE.** — Un vol. in-8°. — Prix : 7 fr. 50 c.

LE CHASSEUR AUX FILETS OU LA CHASSE DES DAMES,

Contenant les Habitudes, les Ruses des petits Oiseaux, leurs noms vulgaires et scientifiques, l'Art de les prendre, de les nourrir et de les faire chanter en toute saison, la Manière de les engraisser, de les tuer et de les manger.

Par ***EL. BLAZE.*** — Un vol. in-8°, avec planches gravées. — Prix : 7 fr. 50 c.

Le MÊME, grand papier vélin, imprimé en encre rouge. — Prix : 15 fr.

LE CHASSEUR CONTEUR OU LES CHRONIQUES DE LA CHASSE,

Contenant des Histoires, des Contes, des Anecdotes, et par-ci, par-là, quelques Hâbleries sur la Chasse, depuis Charlemagne jusqu'à nos jours.

Par ***ELZÉAR BLAZE.*** — Un vol. in-8°. — Prix 7 fr. 50 c.

L'ALMANACH DES CHASSEURS,

Contenant les Opérations cynégétiques de chaque mois de l'année, des Pronostications faites suivant les calculs du savant Mathieu Lænsberg, des Anecdotes sur la Chasse, la Vie miraculeuse du grand Saint-Hubert, etc.

Par ***EL. BLAZE.*** — Un volume in-18. — Prix 1 fr.

LA VIE MILITAIRE SOUS L'EMPIRE,

OU MOEURS DE LA GARNISON, DU BIVOUAC ET DE LA CASERNE.

Par ***EL. BLAZE.*** — Deux vol. in-8. — Prix 15 fr.

LE LIVRE DU ROY MODUS ET DE LA ROYNE RACIO,

Nouvelle édition, en caractères gothiques, conforme aux manuscrits de la Bibliothèque royale, ornée de 50 gravures faites d'après les vignettes de ces manuscrits fidèlement reproduites,

Avec une Préface par ***ELZÉAR BLAZE.*** — Un volume grand in-octavo sur jésus. — Prix : 50 francs.

LETTRE A M. LE PRÉFET DE POLICE,

Sur les Ordonnances d'ouverture ou de clôture de la Chasse et sur le Commerce du gibier dans Paris, pendant que la Chasse est prohibée.

Par ***ELZÉAR BLAZE.*** — Une brochure in-8. — Prix : 50 c.

TIR AU PISTOLET,

Causerie théorique, contenant l'Art de tirer le Pistolet, le Choix des Armes, la Manière de les guidonner.

Par M. ***A. D'HOUDETOT.*** — Deuxième édition. — Un joli volume grand in-18 orné de vignettes. — Prix : 3 francs.

Paris. — Imprimerie de BOULÉ et C[e], rue Coq-Héron, 3.